

LE CHOIX DE LA VIE HUMAINS OU POSTHUMAINS ?

Par-delà les fantasmes transhumanistes et le big data, les auteurs que l'on découvrira dans cette sélection d'essais cherchent à penser l'humain dans sa dignité et en société.

L'humanité, voilà ce que nous avons cherché dans la production éditoriale de l'automne. Et voilà ce que nous avons trouvé chez deux écrivains qu'unit un même courage.

Alexandre Jollien se livre de blessures en échecs. Sans se donner comme explicitement chrétienne, sa confession l'est pourtant en profondeur.

Et Éliette Abécassis nous dit les raisons de son combat contre l'exploitation des mères porteuses. Le philosophe comme la romancière s'exposent à bien des lazzis et quolibets en rappelant, chose incroyable, que nous avons un corps et une âme.

JEAN-PIERRE DENIS





ALEXANDRE JOLLIER A ÉTÉ PHOTOGRAPHIÉ À L'ALBERT S'HOTEL PARIS

Alexandre Jollien

Le philosophe vraiment nu

Dans son nouvel essai, *la Sagesse espiègle*, le penseur suisse nous entraîne dans le récit intime mais jamais obscène d'une dépendance affective qui l'a plongé dans une souffrance indicible et l'a poussé à aller chercher au fond de lui la source d'un équilibre heureux.

C'est un petit ouvrage en forme de dialogue avec le philosophe Socrate qui l'a fait connaître. Dans *Éloge de la faiblesse*, paru en 1999, Alexandre Jollien, né en 1975, handicapé de naissance, relatait 17 ans passés dans un centre pour personnes handicapées et la façon dont il arrivait à en sortir pour entrer dans une école de commerce, puis à l'université. Le lecteur y découvrait les thèmes qui parcourent depuis son œuvre : un questionnement sur la normalité, une réflexion sans fard, enracinée dans l'expérience concrète, sur l'acceptation de soi comme chemin menant à la joie. Marié, père de trois enfants, le philosophe a poursuivi sa quête spirituelle et philosophique à travers de nombreux livres et conférences avant de décider, en 2013, de tout quitter pour s'installer en Corée du Sud avec sa famille. Il y suit l'enseignement d'un maître jésuite croisant *zazen* et Évangiles et expérimente un mode de vie ascétique. *La Sagesse espiègle*, son nouvel ouvrage, peut apparaître comme un revirement complet : prisonnier d'une dépendance à un homme, Alexandre Jollien entraîne le lecteur, entre carnet de bord et essai philosophique, dans un voyage déroutant qui, de son propre aveu, a bien failli le perdre. Plongé dans le chaos, c'est pourtant cette même liberté et cette joie véritable qu'il cherche inlassablement. Un pas de plus dans l'apprentissage de ce si dur et si grand « *métier d'homme* ».



« L'amour de mon épouse me porte dans une liberté totale, non pas la liberté de faire ce que je veux, mais la liberté d'être aimé au cœur de mes blessures. »

LA VIE. Vos lecteurs vous ont quitté en Corée du Sud où vous expérimentiez, dans une retraite des plus radicales, l'alternance de pratique zen et de méditation des Évangiles. « *Traitement de choc qui a complètement foiré* », écrivez-vous aujourd'hui, puisqu'il a été suivi d'une dépendance douloureuse à un homme, Léonard, par webcams interposées. Pourquoi avoir voulu raconter cette addiction ?

ALEXANDRE JOLLIEU. Au sortir de cette zone de grandes turbulences, je me suis posé cette question délicate : faut-il en parler, au risque de tomber dans l'exhibitionnisme, ou bien garder cet épisode dans le secret du cœur ? C'est finalement le choix d'une totale transparence qui s'est imposé pour essayer d'en faire un objet philosophique.

C'est-à-dire ?

A.J. L'addiction est un terrain d'investigation fantastique ! Il n'y avait pas de meilleure occasion d'éprouver des outils et une spiritualité que dans cet attachement extrême qui m'a rendu dépendant d'un homme. Je voulais aussi faire péter un peu le mythe du gentil handicapé qui s'en est sorti et surtout témoigner de l'isolement terrible engendré par l'addiction, qui m'a entraîné au bord du suicide... J'ai avant tout pensé aux personnes qui vivent la même épreuve... Mais j'avoue que, au moment de la lecture des épreuves, j'ai dit à mon épouse : « *Je suis peut-être allé trop loin !* » Et c'est elle qui m'a dit : « *Vas-y !* » Ce livre, c'est aussi le pari que l'on peut être aimé inconditionnellement, même avec ses blessures.

On comprend entre les lignes que votre épouse vous a beaucoup soutenu durant cette période troublée...

A.J. Je raconte dans le livre une certaine attirance pour un garçon, mais, en fin de compte, ce qui en ressort, c'est l'amour inconditionnel reçu de ma femme. Cet amour me porte dans une liberté totale, non pas la liberté de faire ce que je veux, mais la liberté d'être aimé au cœur de mes blessures. Comme j'ai des difficultés à écrire avec un clavier, ce livre, je l'ai en grande partie dicté à mon épouse... et paradoxalement cet épisode nous a beaucoup rapprochés ! Ce qui m'a

touché, c'est qu'à l'époque des faits elle ne m'a jamais jugé. Ni maintenant d'ailleurs. C'était pourtant extrêmement douloureux. Cela pose la question de ce que signifie aimer : aime-t-on des êtres idéaux ou faits de chair et d'os avec des tourments ?

Ce qui étonne le lecteur, c'est ce mélange d'une aliénation très douloureuse et d'un certain détachement. Peut-on être libre, même enchaîné ?

A.J. Curieusement, cette aventure, où j'étais dépendant d'un homme, m'a plus rapproché du détachement que trois ans de pratique du zen en Corée du Sud. Et c'est magnifique ! La grâce emprunte vraiment des voies inattendues ! Avoir expérimenté la dépendance jusqu'à une souffrance sans bornes m'a libéré et ouvert à la vraie joie. Je ne souhaite à personne de passer par ces affres pour arriver à la liberté, mais, en l'occurrence, même le mal-être extrême a contribué à un détachement.

Comment est-ce possible ?

A.J. Une phrase lancée un jour par une amie a dégagé la voie : « *C'est le bordel, mais il n'y a pas de problème !* » Nietzsche, dans *le Gai Savoir*, parle de la grande santé, et ses paroles ont été un déclic quand j'étais au plus bas. Il y a la bonne santé, être en pleine forme, libre de tout traumatisme. Mais ça, c'est un état rêvé, peut-être jamais atteint ! Au contraire, la grande santé, c'est accueillir notre bordel intérieur avec une légèreté et une souplesse pour que la souffrance n'occupe pas le centre de notre vie. La grande santé, c'est le défi des incurables.

La souffrance est tout de même bien là ! Et chez vous, le mal-être est accentué par une forme de dédoublement de la personnalité. Vous racontez comment vous donnez des conseils de méditation alors que vous regardez des strip-teaseurs...

A.J. Cette distorsion était terrible, insupportable. Je me sentais dans l'imposture, dans une contradiction cuisante... Le grand thème de ce livre est l'« acrasie », le déchiement intérieur, problématique très paulinienne. Je veux le bien, c'est clair et net, et au quotidien je me farcis ma faiblesse, ma vulnérabilité, mes habitudes, ce vieil homme que je voudrais faire mourir. Que faire de cette satanée lutte intérieure ? La dépendance affective n'est qu'un cas de figure d'une souffrance universelle : nous ne sommes pas les maîtres à bord. Les faits infirment toute prétention au volontarisme. Finalement, l'ascèse est bien plus subtile, plus joyeuse aussi, qu'un simple durcissement de la volonté.

Est-ce cela, la sagesse espiègle ?

A.J. C'est une confiance, oui. Il n'y a pas besoin de résoudre tous les problèmes pour être heureux



ni de faire le beau spirituellement pour être aimé. Il s'agit aussi de faire peu de cas de sa petite personne et c'est peut-être cela qui sauve ultimement. Le « il » que j'utilise dans les chapitres où je tiens le journal de bord de mon addiction est inspiré de la méditation zen. On regarde s'agiter le bonhomme et on constate sans blâmer : « Ah tiens ! Il s'agite ! »

Une prise de recul, en quelque sorte ?

A.J. Le pape François parle d'un sain « je-m'en-foutisme » spirituel et j'aime beaucoup cela. Il y a des choses très sérieuses : la souffrance des autres, les injustices, c'est gravissime. Mais il y a plein de psychodrames, la jalousie, ces attachements qui nous échappent... En ces domaines, il faut opter pour un joyeux détachement, non pas arraché aux forceps, mais lumineux, espiègle. Et cette déprise est possible grâce au regard des autres, qui aiment sans condition. Il aide à adhérer au réel, à y prendre appui pour danser en plein tragique.

« Le déclin des religions a laissé apparaître un individualisme forcené. Nous sommes lancés dans une quête effrénée. »

Est-ce à dire que, face à un problème aussi crucifiant que l'addiction, il faut accepter de ne pas vouloir régler le problème à tout prix ?

A.J. Il y a sans doute deux écueils. D'un côté la résignation du « *c'est foutu, je n'y arriverai pas* ». De l'autre, la croyance que la volonté nous transforme en un tour de main, du jour au lendemain. Ce chemin de crête est merveilleux ! Sur ce sentier étroit, avoir été totalement dépendant de quelqu'un m'a appris à être en quelque sorte dépendant de la grâce. Quand on est entièrement abandonné à une personne, s'entrevoient la possibilité d'être librement dépendant de quelque chose de supérieur et la reconnaissance qu'on n'y arrivera pas à la force d'un moi soi-disant autonome. Chögyam Trungpa, un maître tibétain, m'a beaucoup aidé. Il explique qu'il n'y a pas de remède, pas d'explication clé en main, que la souffrance fait partie de l'existence et que tant que l'on cherche une réponse extérieure, on n'accède pas à la santé fondamentale.

À la grande santé, vous opposez la grande bouffe, cette frénésie consummatrice pour combler nos désirs. La société actuelle nous rend-elle tous addicts ?

A.J. Je crois que, malheureusement, le déclin des religions a laissé apparaître un individualisme forcené. Il n'y a plus de transcendance et nous sommes lancés dans une quête effrénée et sans but.

Même la notion de bonheur n'est plus collective, mais réduite à un simple confort personnel. Cet individualisme ne peut que nous faire souffrir, car il va à l'encontre de notre nature profonde qui est d'être solidaire. Ce n'est pas un constat moralisateur mais plutôt d'ordre éthique. Ce chemin ne nous mène ni à la joie ni à la vraie béatitude.

Quel lien faites-vous entre le désir et l'addiction ?

A.J. Il y a peut-être une part en nous qui est inconsolable, insatiable. Or notre premier réflexe est de combler ce manque ontologique à bas prix. *La Grande Bouffe*, ce film de Marco Ferreri où de grands bourgeois s'empiffrent pour claquer, m'a fasciné. C'est un symbole de cette course effrénée que nous menons pour combler le manque, mais dans des voies qui l'accroissent plus encore.



Le désir ne sera-t-il jamais comblé ?

A.J. Un ami toxicomane s'est suicidé quelques mois après être sorti de l'addiction. Cela m'a beaucoup interpellé. Souvent, quand on va mieux, on se dit : « Ah punaise, ce n'est que ça le bonheur, alors que j'ai tellement lutté pour y arriver ! » Quand on a réglé le gros des problèmes, il y a une insatisfaction de fond qui peut apparaître, totalement imprévue et qui nous laisse démunis. C'est là que la « grande bouffe » peut prendre un tour spirituel.

Ce que vous appelez les « orthopédies mentales »...

A.J. Quand le confort devient le but de la vie, on peut être tenté de verser dans un bricolage spirituel pour étouffer cette soif inextinguible ou pour régler son sort à notre affectivité. Or, à mes yeux, la spiritualité n'est pas un médicament ou une thérapie, mais une manière d'être.

À ce titre, vous portez un regard critique sur votre expérience en Corée. Pouvez-vous y revenir ?

A.J. Je suis parti en Corée du Sud à l'écoute d'un maître jésuite qui pratique le zen et le christianisme. Je nourrissais l'espoir, en bonne partie inconscient, et sans doute légitime, de liquider le problème des passions, des peurs, des angoisses. J'ai aspiré frénétiquement à une guérison intérieure au point de me livrer à une orthopédie de l'âme effrénée. La passion pour Léonard qui a succédé directement à la retraite, c'était comme un mouvement de balancier.

C'est-à-dire ?

A.J. Nos blessures ressemblent à des bombes à retardement. Tant que nous ne descendons pas pour nous coltiner nos vraies angoisses, tant que nous stagnons à la surface, tôt ou tard ça va nous péter à la gueule. Et ce n'est pas pour rien que le manque m'a explosé à la figure au sortir d'une retraite où j'allais apparemment bien, où le monde semblait moins trouble qu'avant. La blessure intérieure est ressortie comme un raz-de-marée. La digue a cédé.

Chez vous, la blessure a trait au corps et à son acceptation...

A.J. Oui, je crois qu'à l'origine il y a une haine du corps, des angoisses terribles de rejet. Le rapport au

corps handicapé, aux femmes, ces cassures que je me trimballe n'ont pas été désamorçées. Se pose aussi, au fin fond de mon être, la question de la masculinité. Faire du foot, être avec les autres dans les vestiaires, j'aurais tellement aimé rentrer dans la norme ! C'est rassurant : on appartient bien au groupe. Mon attirance pour les garçons fonctionne sur un désir de ressemblance : « *Mon Dieu, j'aimerais être comme eux !* » Ce n'est pas plus con que ça, mais c'est inscrit en moi de manière tenace.

On a l'impression que cette addiction vous a forcé, comme un coup de massue, à reprendre contact avec ce corps.

A.J. Il s'est rappelé à moi avec brutalité, non pas une brutalité bestiale, mais avec la violence du réel. C'est comme quand on fonce droit dans un mur. Le mur est violent parce que l'on ne peut pas le louper. Quand on planait dans les nuages, atterrir est douloureux.

« À mes yeux, la spiritualité n'est pas un médicament ou une thérapie, mais une manière d'être. »

Pour vous en sortir, vous avez emprunté des chemins de traverse, multipliant les relations pour échapper à la dépendance au seul Léonard. Cela a-t-il fonctionné ?

A.J. C'est presque évangélique comme enseignement – enfin pas presque, c'est évangélique. Ce sont ceux que l'on appelle les « paumés », des « webcamistes », des « stripteaseux », des escorts, qui m'ont amené à un amour de soi et à un certain détachement. C'est dingue, car ce sont finalement eux qui m'ont apaisé par leur non-jugement. Et là encore, je n'« absolutise » pas mon chemin, je me suis débrouillé avec les moyens du bord. Ce n'est pas une voie à suivre, mais j'ai vraiment reçu de l'aide là où l'on pourrait s'étonner d'en trouver.

Peut-on s'en sortir cependant, quand on n'a pas une personne aimante à ses côtés et des amis fidèles ?

A.J. Oui, je le crois. Mon épouse et mes amis m'ont beaucoup soutenu, mais il y a eu des inconnus dans la rue, des regards. C'est le principe des alcooliques anonymes. Il y a des soignants à tous les coins de rue. Évidemment, j'ai conscience de l'extrême injustice entourant l'addiction, qui fait qu'il est bien plus dur d'en sortir quand on n'est pas entouré. Ce livre est aussi un appel à la solidarité.

Est-ce cette « polyclinique » dont vous parlez dans le livre ?

A.J. La polyclinique en Suisse, c'est l'Hôtel-Dieu des origines. On y accueille le tout-venant sans conditions. Être « polyclinicien » c'est accueillir l'autre



À LIRE 
La Sagesse espiègle,
d'Alexandre Jollien,
Gallimard, 18 €.



avec ses casseroles. Il n'y a pas de blessure sexy, de blessure louable, il n'y a que des blessures et nous sommes appelés ensemble à nous réparer, nous soigner, nous épauler en tout cas.

Votre addiction a-t-elle changé votre rapport à Dieu ?

A.J. Jamais je ne me suis senti jugé par Dieu. Au cœur de l'addiction, je me suis senti démuné, ravagé par la souffrance, oui, mais jamais abandonné. En Corée, je n'ai pas pu tenir trois mois dans cette retraite intense qui conjugait zen et christianisme. Au bout de deux mois et demi, je voulais décamper. Et là, durant une messe, une personne m'a dit : « Si tu pars d'ici, c'est que tu es possédé par le démon. » Il y a quelque chose en moi qui s'est cassé par rapport à l'institution religieuse. Comment quelqu'un qui prie six heures par jour peut dire que je suis possédé ? Le pire, c'est que, dans un premier temps j'y ai cru. Dès lors, je n'ai eu qu'une idée en tête : foutre le camp. C'est peut-être le dernier enseignement de la retraite, qui est

« Jamais je ne me suis senti jugé par Dieu. Au cœur de l'addiction, je me suis senti démuné, ravagé par la souffrance, mais jamais abandonné. »

magnifique d'ailleurs : nous sommes donnés à la vie avec nos blessures et elles n'ont pas forcément besoin d'être corrigées, guéries. Mais j'ai eu du mal à réciter le Notre Père pendant de longs mois, parce que je me sentais coupé de la source par ce : « Tu es possédé » ! Directement après, il y a eu l'épisode de la dépendance et là, paradoxalement, je me suis trouvé seul avec Dieu et je ne me sentais plus du tout jugé. Cela a été au contraire une occasion d'approfondir ma confiance en lui.

La constance de votre parcours n'est-elle pas l'apprentissage, encore et toujours, par toutes les épreuves, de ce si difficile « métier d'homme » dont vous parliez déjà dans votre tout premier livre, *Éloge de la faiblesse* ?

A.J. Absolument, c'est le fil conducteur de ma vie. Comment assumer la condition d'être humain, femme ou homme, sans se laisser aigrir et sans que la joie ne nous déserte ? C'est un slalom entre le « je » tyrannique, compulsif, et ce que Heidegger appelle la dictature du « on », l'injonction à se plier aux normes extérieures au risque de perdre toute liberté intérieure. La spiritualité se joue dans cette recherche de liberté où l'on ne peut

jamais s'installer en se disant : « Ça y est, c'est acquis, je suis libre, c'est désormais solide. » Après la Corée, franchement, je croyais être bien, je croyais qu'une ascèse assidue allait me stabiliser et m'enraciner dans une paix profonde et indestructible. La vie m'a rappelé qu'il en allait autrement et que ce n'était pas forcément dramatique. Magnifique enseignement ! Finalement, il y a peut-être deux types de confiance. L'une croit que l'on va tout régler et que la vie sera impeccable, une bouée de sauvetage en somme, et une confiance autrement plus profonde qui consiste à dire : « Je peux flotter. » Cela fait écho au passage des Évangiles de la tempête apaisée. Jésus est dans la barque avec ses disciples, ça secoue grave, et il demeure dans l'abandon. La vie reste tragique mais, au fond du fond, nous sommes calme et paix. ♡

TEXTE LAURENCE DESJOYAUX

PHOTOS STÉPHANE GRANGIER POUR LA VIE

